

# Cinq conférences sur la psychanalyse



*Sigmund Freud*

# Cinq conférences sur la psychanalyse

Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary  
Présentation et notes par Patrick Hochart

*Éditions Points*

Extrait de la publication

Les nouvelles traductions des œuvres de Freud publiées  
par les Éditions du Seuil et les Éditions Points sont réalisées  
sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre

ISBN 978-2-7578-3112-0

© Éditions Points, octobre 2012,  
pour la traduction française et la présentation

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

## PRÉSENTATION

### *Freud, l'exotérique*

Le 21 août 1909, à l'invitation inattendue et réitérée<sup>1</sup> de Stanley Hall, professeur de psychologie et de pédagogie, président de la Clark University (à Worcester, près de Boston), qui fête le vingtième anniversaire de sa fondation, Freud embarque vers le Nouveau Monde, pour la seule et unique fois de sa vie, flanqué de Ferenczi, qu'il a d'emblée convié à l'accompagner, et de Jung, officiellement invité sur le tard<sup>2</sup>. Il sera ainsi durant une semaine l'hôte d'hon-

1. Après l'avoir déclinée, Freud n'accepte l'invitation qu'en faisant changer la date et augmenter le montant prévu de son défraiement : « Mais je trouve que l'exigence de sacrifier tant d'argent à cette occasion, pour y faire des conférences, est par trop "américaine". L'Amérique doit rapporter, non coûter de l'argent » (à Ferenczi, 10/01/1909, *Sigmund Freud/Sandor Ferenczi. Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 40).

2. Freud à Pfister (*Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister*, trad. L. Jumel, Paris, Gallimard, 1991, p. 63) : « Vous avez dû vous aussi, être stupéfait de la grande nouvelle : Jung vient avec moi à Worcester. Pour moi, cela modifie complètement le voyage, qui devient ainsi beaucoup plus significatif. Je suis maintenant vivement intéressé par ce qui résultera de tout cela. »

neur de ce Jubilé et prononcera à cette occasion cinq leçons ou conférences (*Vorlesungen*) improvisées qu'il rédigera à son retour et qui paraîtront l'année suivante en allemand et en anglais<sup>1</sup>.

Sans doute est-ce avec des sentiments mêlés qu'il entreprend ce voyage vers un pays de « sauvages », dévoué au culte du dollar, friand de nouveautés mais toujours superficiel et, de surcroît, empreint d'une pruderie indépassable et d'un mysticisme de pacotille<sup>2</sup> ; mais pour l'heure, il entend ne pas se gêner le plaisir et savourer pleinement cette « grande expérience<sup>3</sup> » (*Erlebnis*) qui va consacrer « la première reconnaissance officielle de [ses] efforts<sup>4</sup> ». Au reste, il en gardera un souvenir ardent et, quinze ans après, l'émotion est intacte : « Ce bref séjour dans le Nou-

1. Malgré l'insistance de Jones, Freud ne s'exprimera pas en anglais et ne prétend pas se présenter en professeur mais en simple « invité scientifique », comme si l'invitation comptait davantage que sa prestation orale (cf. à Jung, 18/06/1909, *Sigmund Freud/C. G. Jung. Correspondance*, t. I, Paris, Gallimard, 1975, p. 313). Aussi remet-il au loisir du voyage en bateau le moment de choisir la teneur de ses conférences et se contente-t-il de les préparer, chaque matin, au cours d'une brève promenade avec Ferenczi (cf. E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, trad. A. Berman, Paris, PUF, t. II, 1961, p. 59).

2. Sur l'antiaméricanisme passablement primaire de Freud, voir le florilège composé par Peter Gay dans *Freud. Une vie*, trad. T. Jolas, Paris, Hachette, 1991, p. 648-657.

3. « Tout ceci semble prendre la tournure d'un grand événement » (à Ferenczi, 9/03/1909, *Sigmund Freud/Sandor Ferenczi, op. cit.*, p. 57) ; « En fait, L'Amérique va être un véritable événement » (au même, 23/05/1909, *ibid.*, p. 73).

4. Tels sont, au dire de Jones, les premiers mots de l'allocution de Freud à la cérémonie qui conclut le Jubilé en lui décernant le titre de *doctor honoris causa* (cf. E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud, op. cit.*, t. II, p. 60).

veau Monde fut de manière générale bénéfique pour mon amour-propre (*Selbstgefühl*) ; en Europe je me sentais en quelque sorte proscrit, ici je me voyais accueilli par les meilleurs comme un de leurs pairs. Ce fut comme la réalisation d'un rêve diurne invraisemblable, lorsque je montai à la chaire de Worcester afin d'y donner mes *Cinq conférences sur la psychanalyse*. La psychanalyse n'était donc plus une formation délirante (*Wahngebilde*), elle était devenue une part précieuse de la réalité<sup>1</sup>. » Certes, au terme de la première décennie du siècle, il a rompu la *splendid isolation* qui était le lot du Robinson de la décennie précédente<sup>2</sup>, mais ses partisans ne forment encore qu'un maigre archipel de gens divers, attachés à sa personne, et, tout convaincu soit-il qu'il y va de la reconnaissance de la psychanalyse comme de celle de l'inconscient, qu'elle ne saurait aller sans résistance ni sans l'ostracisme qui frappe d'abord « ceux qui ont touché au sommeil du monde<sup>3</sup> », la reconnaissance académique est une surprise précieuse – aussi inattendue et gratifiante que la rencontre, sur le bateau, d'un steward lisant la *Psychopathologie de la vie quotidienne* – en ce qu'elle libère ses conceptions du soupçon de délire<sup>4</sup> pour en faire une partie de la réa-

1. *Sigmund Freud présenté par lui-même/Selbstdarstellung*, éd. bilingue, trad. F. Cambon, Paris, Gallimard, 2003, p. 174-175.

2. S. Freud, *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Paris, Gallimard, 1991, p. 39.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. Cf. la lettre à Fliess du 29/11/1895 à propos de sa « psychologie » : « Je crois que tu es encore trop poli, cela me paraît être une sorte d'insanité (*Wahnwitz*) » (S. Freud, *Lettres*

lité commune et partagée, et que, loin de toute complaisance sectaire et ésotérique, elle leur ouvre « la route vers le grand large, vers l'intérêt universel<sup>1</sup> ».

Sans doute pouvait-il prévoir qu'avec la reconnaissance, voire la popularité, le travestissement commence, que l'édulcoration et le mésusage abusif<sup>2</sup> sont inévitables et qu'il lui reviendra de tenir le cap et de tracer une ligne de partage pour parer aux contrefaçons et veiller à ce que la « peste » qu'il apporte ne soit point diluée au point d'en perdre toute vertu. Mais pour l'heure encore il ne semble guère s'en soucier, confiant dans le plein jour sous lequel s'est toujours développée toute la chose<sup>3</sup>. Aussi, sans se

---

à Wilhelm Fliess, Paris, PUF, 2006, p. 197). Cette reconnaissance répare une blessure et sonne comme une revanche de l'accueil glacial qu'avait reçu, quelque treize ans auparavant, sa conférence sur l'étiologie de l'hystérie : « Ma conférence sur l'étiologie de l'hystérie à l'Association psychiatrique a reçu de la part de ces ânes un accueil glacial et, venant de Krafft-Ebing, ce curieux jugement : "Cela sonne comme un conte de fées scientifique." » (À Fliess le 26/04/1896, *Lettres à Wilhelm Fliess*, *op. cit.*, p. 193.)

1. Ou la « route du lointain » (*der Weg ins Weite*). Sigmund Freud présenté par lui-même, *op. cit.*, p. 158-159.

2. « Depuis notre visite, elle [la psychanalyse] est d'ailleurs restée solidement accrochée au sol américain [...]. Malheureusement, elle y a été aussi très édulcorée (*viel Verwässerung*). Maint abus, qui n'a rien à faire avec elle, se couvre de son nom. » (*Ibid.*, p. 176-177 ; cf. S. Freud, *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, *op. cit.*, p. 81.)

3. À Ferenczi qui lui parle de « la tendance, apparemment encore plus répandue en Amérique, pays du négoce, de redécouvrir vos affaires et de les "modifier" » (10/06/1909, *Sigmund Freud/Sandor Ferenczi*, *op. cit.*, p. 73), il répond : « Les "modifications" n'ont aucune importance, ce sont des tentatives pour "s'approprier" les choses (*sich die Dinge "anzu-*



leurrer sur la « probité<sup>1</sup> » (*Ehrlichkeit*) des Américains, penchant davantage à cet égard pour le « pessimisme intelligent » de Jones que pour la vision « tout en rose » (*rosenrot*) de Brill<sup>2</sup> et s'attendant à ce qu'ils rejettent toute l'affaire sitôt qu'ils s'aviseront de son « noyau sexuel<sup>3</sup> », c'est avec entrain et même impatience qu'il envisage de s'adresser à un public américain, dont il se félicite qu'il soit composé non, comme il l'escomptait d'abord, de « neurologues », mais de non-médecins, de « profanes<sup>4</sup> ». À cette occasion, pour délicate que soit la situation, la démarche de

---

*eignen*"), au double sens qu'exprime notre langue avec tant de perspicacité ; la priorité n'a aucune importance et la chose tout entière s'est si bien développée au grand jour que les camouflages (*Verdunkelungen*) ne peuvent tenir longtemps » (13/06/1909, *ibid.*, p. 74).

1. À Ferenczi, lettre du 13/06/1909.

2. Cf. sa lettre à Jung du 17/01/1909 (*Sigmund Freud/C. G. Jung, op. cit.*, p. 270) et les lettres de Jones à Freud du 10/12/1908 (*Sigmund Freud/Ernest Jones. Correspondance complète*, trad. P.-E. Dauzat *et al.*, Paris, PUF, 1998, p. 56) et du 7/02/1909 (*ibid.*, p. 59-62).

3. Jones à Freud le 10/12/1908 (*Sigmund Freud/Ernest Jones, op. cit.*, p. 56) : « De nombreux articles élogieux ont paru dernièrement sur la psychothérapie de Freud, mais ils sont superficiels jusqu'à l'absurde et je crains qu'ils ne la condamnent sans appel sitôt qu'ils découvriront sa base sexuelle et comprendront ce que cela veut dire. »

4. Du fait, selon Jones, de la « négligence de Stanley Hall, les pontes de l'American Neurological Association n'ont pas été prévenus » (Jones à Freud le 18/05/1909, *ibid.*, p. 70), ce dont Freud est loin de se formaliser : à Jones le 1/06/1909 (*ibid.*, p. 72) : « Contrairement à vous, je n'attends rien du tout des caciques (*from the big men*). » Prédilection qui présage bien des conflits, jusqu'à la querelle sur l'« analyse profane » (S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, trad. J. Altounian *et al.*, Paris, Gallimard, 1985).

Freud est, comme toujours, sans équivoque : répugnant à mettre de l'eau dans son vin (*Verwässerung*) et peu enclin aux dilutions « diplomatiques<sup>1</sup> » auxquelles Jones excelle, il entend « affronter tranquillement », voire « provoquer » la résistance inévitable<sup>2</sup>, plutôt que commencer à céder sur les mots pour en venir à céder sur la chose même.

Je pense quant à moi que l'affaire (*the cause*) est trop grande et trop vaste pour qu'on puisse aboutir à quelque chose avec des manœuvres rusées de diversion. On en viendrait trop facilement à ne plus être sincère et à dissimuler l'essentiel, ce qui va directement à l'encontre de l'esprit de la psychanalyse. Il m'a toujours semblé que le mieux était de se conduire comme si la liberté de parler de la sexualité allait de soi, et d'affronter tranquillement la résistance inévitable. C'est l'offensive qui sera ici la meilleure défense<sup>3</sup>.

S'il renonce au dessein premier de consacrer ces conférences à « une exposition détaillée de la *Traumdeutung* », pour ne pas choquer inutilement « ce pays tourné vers des buts pratiques » en s'y présentant

1. Jones à Freud, 7/02/1909 (*Sigmund Freud/Ernest Jones, op. cit.*, p. 61) : « Aussi vais-je diluer (*dilute*) mes articles sexuels en les alternant avec des articles portant sur d'autres sujets. »

2. À Jones, 22/02/1909 (*ibid.*) : « Quant à votre diplomatie, je vous sais excellemment doué pour cela et vous la conduirez de main de maître. Mais j'ai bien peur qu'il soit facile d'en faire trop en ce sens. Songez que c'est un morceau de psychanalyse que vous présentez à vos compatriotes, vous n'allez pas en dire trop d'un seul coup ni trop tôt, mais on ne saurait éviter la résistance. Elle viendra tôt ou tard, alors mieux vaut la provoquer lentement et à dessein. »

3. À Jones, 31/10/1909 (*ibid.*, p. 79).

comme un *Traumdeuter*, un interprète des rêves, et s'il préfère « donner, sous la forme la plus concise, une vue d'ensemble sur l'histoire de la naissance et de l'évolution ultérieure<sup>1</sup> » de la psychanalyse, c'est pour n'aborder l'interprétation du rêve qu'une fois dessiné le contexte dans lequel elle prend sa portée et sa signification et se garder d'en faire état « trop tôt<sup>2</sup> ». De même, sans rien concéder à la prudence présumée de son auditoire ou à la crainte répandue de la prudence officielle, il n'en viendra au noyau ou au soubassement sexuel de l'affaire qu'après avoir tenté de capter sa bienveillance, en commençant par retracer les faits et les expériences qui ont donné naissance à l'investigation analytique (première conférence), puis en dégagant les résultats fondamentaux auxquels elle est parvenue (deuxième conférence) et les « moyens techniques<sup>3</sup> » dont elle dispose (troisième conférence), sans d'abord faire état de la teneur, sexuelle, du matériau dont elle traite et non sans exploiter ensuite, sur le chapitre stupéfiant de la sexualité infantile (quatrième conférence), la « faveur du destin » qui veut qu'un Américain, et qui plus est un *fellow* de la Clark University, y ait consacré une étude, « dans le style américain », parue trois ans avant ses propres *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*<sup>4</sup>. Bref, Freud ne méprise pas, tant s'en faut, les ressources d'une rhétorique avisée<sup>5</sup>, mais, fût-ce dans ses produc-

1. *Infra*, p. 31.

2. Cf. *supra*, p. 12 note 2.

3. Cf. *infra*, p. 66.

4. Cf. *infra*, p. 82-83.

5. Comme en témoignent les comparaisons frappantes dont il émaille son propos (*infra*, p. 41-43, 50, 55-56, et 57-58) et la parabole finale sur les « gens de Schilda » (p. 102).

tions les plus exotériques, il n'entend rien lâcher sur la « chose même » et ne laisse pas de défier la résistance, certain que, « finalement, qui sait attendre n'a besoin de faire aucune concession<sup>1</sup> ».

Pareillement, sa prédilection affichée pour un auditoire de « profanes » et l'assurance que, en tout état de cause, il n'y a nul besoin de « quelque formation médicale préalable (*ärztlicher Vorbildung*) pour suivre [ses] communications<sup>2</sup> » sont empreintes de la même vigilance et de l'impérieuse exigence de démarquer la psychanalyse de la médecine, de souligner la « voie tout à fait spécifique et originale (*ganz eigenartigen Weg*) » qu'elle fraye<sup>3</sup> et de s'opposer avec rigueur à toute manœuvre qui tendrait à la circonvier et à en faire une « science supplétive de la psychopathologie<sup>4</sup> » ou la « bonne à tout faire de la psychiatrie<sup>5</sup> ». Aussi, avec une bonhomie souriante,

1. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, trad. A. Bourguignon *et al.*, Paris, Payot, 1993, p. 168.

2. *Infra*, p. 32.

3. *Ibid.* Cf. la lettre à Jung à propos de S. Spielrein qui veut « subordonner le matériel psychologique à des points de vue biologiques » : « Cette dépendance est autant à rejeter que la dépendance philosophique, physiologique ou de l'anatomie du cerveau. La psychanalyse *fara da sè* » (30/11/1911, *Sigmund Freud/C. G. Jung, op. cit.*, t. II, p. 230) ; cf. S. Freud, *La Question de l'analyse profane, op. cit.*, p. 146-147 : « C'est précisément moi qui me fais le champion de la spécificité de la psychanalyse et de son indépendance à l'égard de son application médicale. »

4. *Sigmund Freud présenté par lui-même, op. cit.*, p. 158-159.

5. Lettre de Freud à un certain Schnier, le 5/07/1938 (in E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud, op. cit.*, t. III, p. 342).

Freud ne nous invite à faire « un bout de chemin avec les médecins » que pour mieux nous en séparer sitôt qu'il sera question de névrose et d'abord singulièrement de « cet état énigmatique appelé *hystérie* depuis les temps de la médecine grecque ». Affectant quantité de tableaux pathologiques sans atteinte organique assignable, l'hystérique indispose le médecin, parce qu'à son endroit tout son savoir, dont il fait grand cas, le laisse en plan (*lässt ihn [...] im Stiche*) ; il ne comprend rien à cette affection sans cause et se tient face à elle tel un profane<sup>1</sup>, comme si le diable transgressait les lois de sa science, à l'instar de l'hérétique qui subvertit malignement la vraie foi. Dès lors, à son égard, l'impuissance se teinte d'hostilité et le médecin ne laisse pas de lui retirer son intérêt, non sans que sa conduite ne l'épingle au registre d'un « croyant orthodoxe (*Rechtgläubig*) ».

À ce compte, si la préhistoire de la psychanalyse<sup>2</sup> remonte à Breuer, c'est qu'à l'encontre de cette excommunication il accorde à l'une de ces « hérétiques » une attention bienveillante (*liebevolle Beobachtung*) et que, s'accommodant du non-savoir, il porte écoute et intérêt aux bribes de paroles qu'elle murmurait à part soi durant ses « absences », jusqu'à faire l'expérience inouïe et confondante de la disparition d'un symptôme par la vertu de l'anamnèse.

1. Cf. *infra*, p. 32-36 et, plus loin, p. 68 : « Au nombre de tels profanes [pour ce qui est de comprendre les “formations anormales des états psychiques morbides”], vous pouvez compter sans hésiter presque tous les psychiatres. »

2. Cf. O. Andersson, *Freud avant Freud. La préhistoire de la psychanalyse* [1962], Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1997.

Quelles que soient les considérations théoriques dont il assortit cette pratique, l'essentiel est dans la reconfiguration de la relation thérapeutique, dans la prise de parole – décisive pour peu qu'une écoute la soutienne – par la « patiente », désormais bien mal nommée puisqu'elle a l'initiative au sein de cette cure singulière qu'il lui revient, au reste, de baptiser : *talking cure* ou *chimney sweeping*<sup>1</sup>. Mais si Freud inaugure l'histoire de la psychanalyse, c'est moins par sa sollicitude envers le « matériel » des névrosés<sup>2</sup> qu'en vertu du parti qu'il prend, avec le renoncement à l'hypnose – « cet adjuvant (*Hilfsmittel*) capricieux et pour ainsi dire mystique<sup>3</sup> » qui ne va pas sans escamoter la résistance –, d'« apprendre du malade ce qu'on ne savait pas et qu'il ne savait pas lui-même<sup>4</sup> » ; autrement dit, de répondre au désarroi médical non par la mise à l'index, comme si le trône et l'autel étaient en péril, mais par un surcroît d'exigence « scientifique<sup>5</sup> », quitte à remanier le cadre même d'exercice de cette

1. Cf. *infra*, p. 37.

2. On connaît son peu d'appétence pour le versant thérapeutique de son activité, et combien il est exempt de toute *furor sanandi*. Voir à ce sujet les confidences dont témoigne Ferenczi dans son *Journal clinique* : « Les patients, c'est de la racaille (*die Patienten sind ein Gesindel*) ; ils ne sont bons qu'à nous faire vivre et ils sont du matériel pour apprendre » (1/05/1932, Paris, Payot, 1985, p. 148).

3. Cf. *infra*, p. 51.

4. Cf. *infra*, p. 51-52.

5. Cf. *infra*, p. 62 : « À ce stade de mon désarroi (*Ratlosigkeit*), je me cramponnai à un préjugé [...]. Je suis obligé de l'affirmer : il est parfois bien utile d'avoir des préjugés. J'avais en moi une haute idée de la rigoureuse détermination des processus psychiques... »

exigence<sup>1</sup>, pour faire droit à l'historicité irréductible de la réalité psychique.

Je n'ai pas toujours été psychothérapeute, mais comme d'autres neurologues j'ai été éduqué au moule des diagnostics locaux et des pronostics électriques, et cela me trouble moi-même encore notablement que les histoires de malades que j'écris soient à lire comme des romans et qu'elles manquent pour ainsi dire du cachet sérieux de la scientificité. Mon réconfort, c'est que la responsabilité de ce résultat incombe évidemment davantage à la nature de l'objet qu'à ma préférence<sup>2</sup>.

S'il « n'est pas toujours facile de dire la vérité, surtout quand on doit être bref<sup>3</sup> », Freud ne succombe jamais à la pente des simplifications abusives et son propos le plus concis se trouve ponctué d'alertes abruptes, propres à engager sur des voies inattendues. On peut le vérifier sur deux aspects qui, au reste, ne laissent pas de se recouper.

En rapportant les affections névrotiques et le cli-vage dont elles témoignent à l'action de « traumatismes psychiques », et en inaugurant « une théorie purement psychologique de l'hystérie »<sup>4</sup>, l'investigation analytique bat en brèche la thèse alors dominante

1. « Il est même préparé à une *motivation plurielle (mehrfache Motivierung)* du même effet psychique, alors que notre prétendu besoin inné de causalité se déclare satisfait d'une cause psychique unique », *infra*, p. 74-75. De manière générale, ce remaniement affecte, pour l'essentiel, la conception de la causalité (*Verursachung*) en matière psychique (cf. *infra*, p. 38).

2. Cf. S. Freud, *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p. 127.

3. Cf. *infra*, p. 61.

4. Cf. *infra*, p. 38 et p. 45.

– singulièrement en France (Janet) –, au demeurant aussi indigeste ou moliéresque en pratique qu'en théorie, qui les impute à l'hérédité et à la dégénérescence<sup>1</sup> et recompose rien de moins que les rapports du normal et du pathologique. Moyennant quoi, comme incidemment, Freud glisse cette précision :

Mentionnons seulement un écart par rapport à ce qu'on attendait. Ce n'était pas toujours une expérience unique qui laissait derrière elle le symptôme, c'étaient la plupart du temps de nombreux, souvent pour beaucoup fort semblables traumatismes répétés qui s'étaient réunis pour produire cet effet. C'est toute cette chaîne de souvenirs pathogènes qui devait alors être reproduite dans l'ordre chronologique mais inverse, le dernier d'abord et le premier pour finir, et il était tout à fait impossible de remonter jusqu'au premier traumatisme, souvent le plus déterminant, en sautant ceux qui s'étaient produits plus tard<sup>2</sup>.

Précision remarquable, dont on ne saurait être quitte en invoquant une simple sommation et qui implique une réévaluation de ce qu'on entend par « traumatisme », soit communément une pression insupportable excédant la résistance du rapport sur lequel elle s'exerce.

Dès lors, en effet, qu'il est qualifié de « psychique »,

1. Cf. *infra*, p. 50 ; cf. aussi S. Freud, « Sur l'étiologie de l'hystérie » (1896), *La Première Théorie des névroses*, Paris, PUF, 1995, p. 135 : « On obtiendrait ainsi une perspective (*Aussicht*) de pouvoir élucider comme étant précocement acquis, ce que l'on devait mettre jusqu'à présent à la charge d'une prédisposition cependant non compréhensible par l'hérédité. »

2. Cf. *infra*, p. 38-39.



il nous faut réviser notre acception mécanique du traumatisme. D'abord parce que l'événement en question ne produit jamais son effet qu'après coup, sous la stricte loi de la *Nachträglichkeit*, à des années de distance : l'incident actuel, à la suite duquel le trouble s'est déclaré, n'est pas déterminant, tandis que le facteur agissant est inactuel, tant et si bien que « les symptômes hystériques ne se constituent jamais que sous l'action conjointe de souvenirs (*unter der Mitwirkung von Erinnerungen*)<sup>1</sup> ».

Ensuite, parce que ces souvenirs ne connaissent pas l'usure de la mémoire, mais qu'ils s'imposent et agissent, « de façon posthume<sup>2</sup> », « comme des expériences vécues toutes fraîches (*wie frische Erlebnisse*)<sup>3</sup> », ou encore « à la manière d'un corps étranger qui longtemps après son intrusion ne laisse pas d'opérer comme un agent présentement agissant (*als gegenwärtig wirkendes Agent*)<sup>4</sup> ».

En troisième lieu, parce que les scènes qui forment

1. « Sur l'étiologie de l'hystérie », *La Première Théorie des névroses*, op. cit., p. 135. « C'est pour l'essentiel de réminiscences que souffre l'hystérique. » (Freud et Breuer : « Communication préliminaire », *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1967, p. 5.) « Ce ne sont pas les expériences elles-mêmes qui agissent traumatiquement, mais leur revivification comme souvenirs. » (« Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » [1896], *La Première Théorie des névroses*, op. cit., p. 99.)

2. « L'hérédité et l'étiologie des névroses », *ibid.*, p. 92 : « Il y a pour ainsi dire *action posthume d'un traumatisme sexuel*. »

3. « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », *ibid.*, p. 102, n. 1 : « Les traumatismes d'enfant agissent après coup comme des expériences vécues toutes fraîches, mais alors inconsciemment. »

4. « Communication préliminaire », *Études sur l'hystérie*, op. cit., p. 4 ; « À l'inverse (*in Umkehrung*) du principe : *cessante causa, cessat effectus* », *ibid.*

la teneur de ces souvenirs ne sont pas nécessairement elles-mêmes pathogènes ni « traumatiques ». Tout se passe comme si le souvenir d'un événement banal, en son temps sans effet (*wirkunglos*) et inoffensif, voire anodin (*harmlos*), se trouvait agir après coup de manière traumatique, étant entendu qu'il ne saurait avoir cette portée qu'à la condition de demeurer inconscient : les expériences vécues précoces n'ont un effet traumatique « qu'en tant que souvenirs inconscients (*nur als unbewusste Erinnerungen*)<sup>1</sup> ».

Enfin, parce que en l'espèce il ne s'agit pas tant de faire valoir l'horrible ou l'insupportable (*unerträglich*) mais qu'il est bien plutôt question de l'incompatible, de l'inconciliable, de l'intraitable (*unvereinbar, unverträglich*) : soit de ce qui touche à une sorte d'inconvenance majeure, de ce avec quoi il n'y a pas moyen de traiter ou de composer et qui a plus que les traits de l'horreur, ceux, ravissants et ravageants, de l'énigme, dès lors que se trouve approcher ou frôler le sujet, tel l'aileron du requin, quelque chose qui est radicalement incompatible avec sa facture et qui pourtant a intimement partie liée avec celle-ci.

Parallèlement, Freud ne découvre que la teneur de ces scènes traumatiques se révèle être toujours, en dernier ressort, de nature sexuelle et infantile qu'en entendant le terme « sexuel » non seulement en un sens « étendu<sup>2</sup> », mais aussi et surtout dans une acception très singulière qui rend le mot quasi coextensif de « psychique ». D'abord parce que, en

1. « Sur l'étiologie de l'hystérie », *La Première Théorie des névroses*, op. cit., p. 144-145.

2. Cf. *infra*, p. 89.

la matière, l'abus ou le mésusage (*Missbrauch*) est de règle : de même qu'au dire de Beckett « tout langage est un écart de langage<sup>1</sup> », de même toute pratique sexuelle est foncièrement abusive, pour autant qu'elle consiste précisément à s'écarter de l'usage fonctionnel d'un organe ou d'un instrument. Ainsi, l'enfant abuse de sa bouche en suçotant, il fait de cet organe un usage déviant, « étayé » (*angelehnt*) certes sur sa fonction nutritive d'ingestion, mais procédant à une dérive « perverse » au regard de l'ordre vital.

Ensuite et surtout parce que, au fil de cette description concise de la sexualité infantile, en se penchant sur « le choix d'objet primitif de l'enfant qui dérive de son besoin d'être secouru<sup>2</sup> », Freud glisse derechef cette précision :

La relation des enfants à leurs parents, comme le montrent de façon concordante l'observation directe de l'enfant et plus tard l'étude analytique de l'adulte, n'est nullement dépourvue d'éléments d'excitation sexuelle annexe [...]. Ce faisant, il suit habituellement lui-même une incitation des parents, dont la tendresse a les caractères les plus nets d'une activité sexuelle, même si celle-ci est bloquée quant à ses buts<sup>3</sup>.

C'est dire, mine de rien, qu'il n'est de sexuel qu'infusé ou transféré sur l'enfant à partir de l'« Autre préhistorique<sup>4</sup> » et que ce transfert ne s'opère pas sur le

1. S. Beckett, *Molloy*, Paris, Union générale d'éditions, 1963, p. 155.

2. Cf. *infra*, p. 89-90.

3. *Infra*, p. 90 ; cf. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, trad. M. Géraud, Paris, Points, 2012, p. 191.

4. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, *op. cit.*, p. 270-271.

mode égalitaire du contrat (*Vertrag*), mais bien plutôt au gré d'une « séduction » énigmatique, en sorte que le sexuel en question n'est en aucune façon réductible à une fonction, mais qu'il se trame suivant le cours d'une implantation dont la cartographie est tracée et fomentée, à même le corps propre ou érogène, dans la mouvance sexuelle et surtout sexualisante des « soins » maternels. De quelque manière qu'on s'y prenne – au reste, rien moins qu'indifférente –, la dyade de l'adulte et de l'enfant ne saurait être qu'un couple empreint d'une disparité ou d'une incongruence foncière (*das ungleiche Paar*) et le commerce qui se noue entre eux ne saurait aller sans de « grotesques et pourtant tragiques rapports discordants (*Missverhältnisse*)<sup>1</sup> ».

Moyennant quoi, non seulement le traumatisme sexuel est de règle, mais l'expression en est simplement pléonastique : s'il n'est de traumatisme que sexuel, au grand étonnement de Freud, cet étonnement se dissipe quand il s'avise qu'inversement il n'y a de sexuel que traumatiquement tramé, dans son fond « préhistorique », sous le coup d'une séduction énigmatique. Aussi le sexuel se présente-t-il d'emblée sous le signe du ratage (*Missbrauch*, abus ou mésusage ; *Missverhältnis*, relation vouée au malentendu) et ne saurait aller sans insatisfaction ni refoulement<sup>2</sup>,

1. *Id.*, « Sur l'étiologie de l'hystérie », *La Première Théorie des névroses*, *op. cit.*, p. 148-149.

2. *Id.*, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970, p. 64 : « Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction. »

624. La Gourmandise, *par Patrick Avrane*
625. Comment je suis redevenu chrétien, *par Jean-Claude Guillebaud*
626. Homo juridicus, *par Alain Supiot*
627. Comparer l'incomparable, *par Marcel Detienne*
629. Totem et Tabou, *par Sigmund Freud*
630. Malaise dans la civilisation, *par Sigmund Freud*
631. Roland Barthes, *par Roland Barthes*
632. Mes démons, *par Edgar Morin*
633. Réussir sa mort, *par Fabrice Hadjadj*
634. Sociologie du changement  
*par Philippe Bernoux*
635. Mon père. Inventaire, *par Jean-Claude Grumberg*
636. Le Traité du sablier, *par Ernst Jüing*
637. Contre la barbarie, *par Klaus Mann*
638. Kant, *textes choisis et présentés*  
*par Michaël Fœssel et Fabien Lamouche*
639. Spinoza, *textes choisis et présentés par Frédéric Manzini*
640. Le Détour et l'Accès, *par François Jullien*
641. La Légitimité démocratique, *par Pierre Rosanvallon*
642. Tibet, *par Frédéric Lenoir*
643. Terre-Patrie, *par Edgar Morin*
644. Contre-prêches, *par Abdelwahab Meddeb*
645. L'Éros et la Loi, *par Stéphane Mosès*
646. Le Commencement d'un monde, *par Jean-Claude Guillebaud*
647. Les Stratégies absurdes, *par Maya Beauvallet*
648. Jésus sans Jésus, *par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur*
649. Barthes, *textes choisis et présentés par Claude Coste*
650. Une société à la dérive, *par Cornelius Castoriadis*
651. Philosophes dans la tourmente, *par Élisabeth Roudinesco*
652. Où est passé l'avenir?, *par Marc Augé*
653. L'Autre Société, *par Jacques Généreux*
654. Petit Traité d'histoire des religions, *par Frédéric Lenoir*
655. La Profondeur des sexes, *par Fabrice Hadjadj*
656. Les Sources de la honte, *par Vincent de Gaulejac*
657. L'Avenir d'une illusion, *par Sigmund Freud*,
658. Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci  
*par Sigmund Freud*
659. Comprendre la géopolitique, *par Frédéric Encel*
660. Philosophie arabe  
*textes choisis et présentés par Pauline Koetschet*
661. Nouvelles Mythologies, *sous la direction de Jérôme Garcin*
662. L'Écran global, *par Gilles Lipovetsky et Jean Serroy*
663. De l'universel, *par François Jullien*
664. L'Âme insurgée, *par Armel Guerne*
665. La Raison dans l'histoire, *par Friedrich Hegel*

666. Hegel, *textes choisis et présentés par Olivier Tinland*
667. La Grande Conversion numérique, *par Milad Doueih*
668. La Grande Régression, *par Jacques Généreux*
669. Faut-il pendre les architectes ?, *par Philippe Trétiack*
670. Pour sauver la planète, sortez du capitalisme, *par Hervé Kempf*
671. Mon chemin, *par Edgar Morin*
672. Bardadrac, *par Gérard Genette*
673. Sur le rêve, *par Sigmund Freud*
674. Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale  
*par Marcel Hénaff*
675. L'Expérience totalitaire. La signature humaine 1  
*par Tzvetan Todorov*
676. Manuel de survie des dîners en ville  
*par Sven Ortoli et Michel Eltchaninoff*
677. Casanova, l'homme qui aimait vraiment les femmes  
*par Lydia Flem*
678. Journal de deuil, *par Roland Barthes*
679. La Sainte Ignorance, *par Olivier Roy*
680. La Construction de soi  
*par Alexandre Jollien*
681. Tableaux de famille, *par Bernard Lahire*
682. Tibet, une autre modernité  
*par Jean-Pierre Barou et Sylvie Crossman*
683. D'après Foucault  
*par Philippe Artières et Mathieu Potte-Bonneville*
684. Vivre seuls ensemble. La signature humaine 2  
*par Tzvetan Todorov*
685. L'Homme Moïse et la Religion monothéiste  
*par Sigmund Freud*
686. Trois Essais sur la théorie de la sexualité  
*par Sigmund Freud*
687. Pourquoi le christianisme fait scandale, *par Jean-Pierre Denis*
688. Dictionnaire des mots français d'origine arabe  
*par Salah Guemriche*
689. Oublier le temps, *par Peter Brook*
690. Art et figures de la réussite, *par Baltasar Gracián*
691. Des genres et des œuvres, *par Gérard Genette*
692. Figures de l'immanence, *par François Jullien*
693. Risquer la liberté, *par Fabrice Midal*
694. Le Pouvoir des commencements  
*par Myrian Revault d'Allonnes*
695. Le Monde moderne et la Condition juive, *par Edgar Morin*
696. Purifier et détruire, *par Jacques Semelin*
697. De l'éducation, *par Jean Jaurès*
698. Musicophilia, *par Oliver Sacks*